

Collection « Jadis »
No 200

Frida – Aline – Ami – Marguerite –
tous Rochat

**DU COTE DES BIOUX ET
DES CHARBONNIERES EN 1904-1925**

Textes tirés de cahiers de compositions de l'époque

Editions Le Pèlerin
2008

Introduction

Ces cahiers, pour l'essentiel, ont été retrouvés aux Bioux, dans l'ancienne maison d'Aline Rochat, décédée il y a quelques années.

Aline Rochat, est l'une des protagonistes essentielles de cette brochure. Elle écrivit ses compositions de 1920 à 1925. En supposant qu'en cette dernière année elle sortait de l'école, donc qu'elle avait seize ans, on peut sans faire une grossière erreur situer sa naissance en 1909-1910.

Ami Rochat, aussi présent dans cette brochure, a quelques années de moins que sa sœur.

Quant à Frida, nous supposons qu'elle fut une grande sœur. Il suffira à cet égard de s'en référer à sa lettre fictive du 11 février 1913 où néanmoins des éléments doivent être exacts, comme : « j'ai du rester à la maison, ayant de jeunes sœurs à garder et un bébé à soigner ».

On suppose ainsi que parmi ces jeunes sœurs il y a Aline et que le bébé est Ami Rochat, né vers 1912 et qui nous donnera des compositions quelque treize ans plus tard.

Les couvertures des cahiers vont d'ailleurs maintenant confirmer ou infirmer nos propos.

Frida Rochat, née en 1900.

Aline Rochat, née en 1910, classe de Vers-chez-Grosjean.

Ami Rochat, né en 1912, classe de Vers-chez-Grosjean.

Pour y découvrir l'ambiance de celle-ci, nous devons être à peu près à la même époque, on lira le très instructif ouvrage de M. Claude Berney, « Les Chemins de l'école », Editions le Pèlerin, 1992.

Ostracisme de la part d'un maître pervers envers les enfants issus de darbystes, ce qui ne semble pas être le cas avec la famille d'Aline Rochat.

Nous ignorons le nom du père comme aussi celui de la mère. Ce que nous savons par contre, c'est qu'un jour la famille déménagera au Bas-des-Bioux où elle racheta une maison où Aline Rochat, sauf erreur restée célibataire, décédera.

Ami alla plus tard loger à proximité.

Quant à Frida, nous ignorons tout de son destin, si même elle était réellement cette grande sœur que nous supposons.

Maintenant un mot de ces compositions. Aucune, à dire vrai, ne casse des briques. Mais toutes, d'une manière ou d'une autre, nous donnent des renseignements intéressants sur le hameau des Bioux, sa poste, sa laiterie, son école, les travaux que l'on y accomplit, les moyens de locomotion, la commodité des maisons, les loisirs, et bien entendu la vie de famille et les travaux ménagers auxquels doivent participer les filles et jeunes filles de la maison, supposant ici que sur ce plan-là Ami fut un parfait récalcitrant, à la manière d'ailleurs de beaucoup de ses collègues masculins.

Les brefs croquis de cette fratrie seront suivi par quelques autres d'une écolière des Charbonnières, Marguerite Rochat dit Maggi, fille de Dzoyon, donc sœur de Toto, et qui devait plus tard épouser un voisin, John Golay dit le grand John, marchand de vacherins de son métier.

On comparera les deux styles. A vrai dire incomparables, les textes de Marguerite Rochat d'une toute autre envergure, plus littéraires et avec un souci du détail autrement plus conséquent que celui proposé par les trois autres. Ce qui fait que ses compositions sont fort développées et qu'elles offrent encore plus matière à recherches ethnographiques.

Quatre écrivains en herbe dont aucun ne devait faire de sa plume son métier, ce qui naturellement était impensable. Quatre écrivains qui auront tôt oublié un jour leurs compositions, pour remiser leurs cahiers d'école au fond d'un buffet où nous pourrions les retrouver quelque 80 ans plus tard.

Nous ne reproduisons naturellement que les compositions ayant un rapport évident avec la région et ses mœurs et coutumes. Les sujets d'ordre général où l'enfant ne fait plus appel à son imagination mais seulement à sa mémoire, chose entendues du maître, où suite d'une lecture en commun, ont été abandonnés. Ils ne présentent qu'un intérêt limité pour une bonne retrouvaille d'avec ce passé combier que l'on n'aura jamais, mais jamais, devrions-nous vivre mille ans, fini d'explorer.

Bonne lecture.

Gaiazzo, en Italie, le 30 septembre 2007 :

Cahier de Frida Rochat – du 19 juin 1912 au 7 janvier 1914 –

Du 15 août 1912 – Le grand-père –

Je me souviens très bien de mon grand-père quand il était assis dans son fauteuil de bois, ses bras sur ses genoux, le tuyau de sa pipe enfoncé dans le coin de sa bouche, le fourneau de porcelaine recouvert d'un couvercle en cuivre percé reposant dans la paume de sa main gauche. En fermant les yeux, il écoutait le ronflement du poêle. Je me souviens aussi tu temps où j'étais assise sur un petit tabouret à côté de lui. Quand le vent soufflait, il me disait : « Petite, nous aurons de la neige avant peu ». Et l'on entendait la maman occupée à la cuisine et, dans l'atelier, le père et son ouvrier qui plantaient de gros clous à pointe aiguës dans les semelles épaisses des souliers des colporteurs et des paysans.

Du 19 septembre 1912 – La cave –

La cave est comme la chambre et la cuisine, une partie de la maison. Elle a été placée dans la partie inférieure de la maison, au-dessous de l'appartement pour que les aliments s'y conservent au frais, dans une température toujours égale.

On y descend par un escalier. Le sol de la cave est en terre battue ou recouverte d'un dallage de pierres où de ciment. Les murailles sont très épaisses et sont plafond est voûté. Elle est éclairée par un soupirail, sorte de petite fenêtre étroite. On y entre et on en ressort par une porte très lourd et très épaisse. La cave est le garde-manger de l'habitation. On y voit des rayons chargés de fruits, des tonneaux et des bouteilles, des amas de pommes de terre et des légumes divers.

Du 24 octobre 1912 – La récolte des légumes –

Nous commençons à récolter les légumes à la fin d'octobre. On arrache les pommes de terre avec un fossoir à corne, à la plaine avec la charrue. Nous les mettons sécher sur le champ et nous les trions. Beaucoup sont mises de côté comme semens. Les grosses et les moyennes servent à notre alimentation, les petites sont données au bétail.

Puis nous arrachons les betteraves avec un trident et nous les mettons sécher sur le terrain.

Les carottes rouges, les raves, sont aussi rentrées à la cave et leurs feuilles sont données au bétail. Nous laissons les choux, les choucraves et les poireaux dans la terre le plus longtemps que nous pouvons. Lorsque nous les arrachons, les choux et les choux-raves sont en partie convertis en conserve appelée choucroute. Quand nous avons terminé les récoltes des légumes, l'hiver est bien près de commencer.

Du 11 décembre 1912 – **Un accident** –

Par un beau dimanche de décembre, quelques jeunes gens avaient décidé d'aller s'ébattre sur la glace. Ils se mirent à patiner. Ils allèrent jusque vers les petits drapeaux. L'un d'entre eux voulut aller plus en avant, mais les autres lui dirent : « Tu veux te noyer ». Mais il ne les écoutait pas. Cependant la mort le guettait. Arrivé dans un endroit dangereux, la glace céda sous son poids et il disparu sous l'eau. Lorsque quelques personnes s'aperçurent du drame, elles allèrent vite chercher le bateau de sauvetage qui était assez loin de ce lieu, ce qui fait que quand ils arrivèrent, il était trop tard, et s'ils purent sortir le corps de l'eau, l'enfant était déjà mort.

Quelle douloureuse nouvelle pour ses parents dont c'était le fils unique. Il ne faut jamais dépasser les petits drapeaux mais bien se conformer aux ordres donnés par les gardes.

Du 18 décembre 1912 – **La chambre que j'habite** –

La chambre que j'habite est une grande pièce de l'appartement. Elle est située au premier étage d'une maison bâtie en l'an 1872.

La maison est un peu éloignée de la route. La chambre dont je veux parler a deux fenêtres placées au midi. Elle a deux portes dont l'une ouvre sur le palier et l'autre dans la chambre à coucher. On y voit deux buffets.

L'ameublement se compose d'une armoire double en bois dur, d'un canapé, d'un lit en noyer, d'une grande table ovale où l'on se réunit aux repas et où ma sœur et moi nous étudions nos leçons, d'un fourneau garni, d'un établi portatif, d'une jardinière avec beaucoup de vases à fleurs, d'une étagère, de plusieurs chaises, d'une pendule, de deux tableaux et d'une glace. Pendant ces jours d'hiver, lorsque je reviens de l'école, je suis heureuse d'y trouver un bon feu.

Du 26 décembre 2007 – **L'hiver** -

L'hiver est une saison froide. Elle commence le vingt-deux décembre et finit le vingt-et-un mars. C'est la première saison de l'année. En hiver, nous nous habillons beaucoup plus chaudement qu'en été et nous chauffons nos appartements davantage. La nature n'a plus sa belle parure d'été. Les arbres se sont dépouillés de leurs feuilles vertes, excepté le sapin qui reste vert. On entoure de paille les petits arbustes et les jeunes arbres fruitiers pour les préserver du froid. La terre est recouverte d'un tapis blanc. Les rayons du soleil sont beaucoup moins chauds qu'en été, car ils nous arrivent obliquement. Les hirondelles nous ont quitté depuis longtemps pour aller dans des pays plus chauds. Les jours sont longs et les nuits courtes. Les enfants se jettent des boules et font quelques fois des hommes de neige. En hiver, lorsque la neige est dure,

nous allons en lugettes, en skis et quelques fois nous pouvons aussi aller sur la glace patiner. La neige protège le sol contre le froid et la gelée.

Du 9 janvier 1913 – **Une demi-journée de patinage** –

Par un beau dimanche du mois de janvier, nous avons décidé d'aller faire une partie de patinage après que nous aurions dîné. C'était le 5 janvier 1912. Le soleil était chaud malgré la saison. Une vue magnifique s'étendait du lac sur toute la Vallée de Joux et ses petits villages. Nous voyions le Rocheray, le Pont, l'Abbaye, Vers-chez-Grosjean, les Bioux, l'Orient et le Sentier. Après réflexion, nous nous mîmes en route pour le Pont. Il était deux heures et demie. Quand nous sommes arrivés, quatre heures sonnaient. Après un petit repos, la nuit approchait. Nous nous remîmes en route. Une dame qui était avec nous tomba et se cassa la jambe. Mon papa qui était aussi avec nous alla vite chercher la luge de sauvetage qui n'était pas loin. Le garde arriva aussitôt, mit la blessée sur la lugette et l'emmena au Rocheray d'où un traîneau la reconduisit chez elle.

Attristés par cet accident, nous rentrâmes bientôt chacun chez soi.

Du 30 janvier 1913 – **Lettre à une sœur absente** –

Les Bioux, le 30 janvier 1913

Bien chère sœur,

Je suis bien privée, chère sœur, de ne pouvoir te causer de vive voix, car voici bientôt une année que tu es partie dans la Suisse allemande. Tu fais un grand vide dans la famille, mais, puisque les devoirs réciproques que nous avons à remplir nous séparent en ce moment, je veux rapprocher la distance autant que possible, en profitant aujourd'hui de te prouver que je t'aime comme on aime une bonne et excellente sœur, en m'entretenant par l'écriture un moment avec toi. Tu mérites mon amitié, non seulement à ce titre, mais encore par tous les bons soins que tu prodiguais à tes frères et sœurs plus jeunes que toi, surtout par les bons conseils que tu leur donnais et dont j'étais heureuse. Nous avons passé gaiement les jours de l'An. Le lac étant gelé entièrement, nous avons pu jouir de tous les sports d'hiver. J'espère qu'il en est de même pour toi. Veuille me donner quelques détails dans ta prochaine lettre.

Nous sommes tous en bonne santé.

Reçois, chère sœur, les bonnes amitiés de ta sœur qui t'aime.

Frida

Les Bioux, le 11 février 1913

Monsieur,

Je viens par ces quelques lignes vous faire savoir le motif de mon absence.

A l'heure du départ pour l'école, ma mère se trouva malade. Déjà depuis quelques jours, elle n'était pas bien. Et comme elle avait mal à la tête et à l'estomac, je lui mis vite des compresses d'eau fraîche. Je lui fis du thé de tilleul. J'ai relavé et balayé. Mon père faisant la poste, j'ai du rester à la maison, ayant des jeunes sœurs à garder et un bébé à soigner. C'est avec peine que j'ai pu accomplir mes devoirs.

Je vous prie, Monsieur, de bien vouloir m'excuser pour cette journée et veuillez indiquer mes leçons à l'un de mes camarades le priant de m'apporter les livres qu'il me faut.

Agréez, Monsieur, les respectueuses salutations de votre élève.

F. Rochat

Les Bioux, le 18 février 1913

Chère tante Julia,

C'est avec plaisir que je viens m'entretenir quelques instants avec toi. Pour te donner de nos nouvelles qui sont assez bonnes maintenant. J'espère que tu es en bonne santé. Ayant décidé mes parents et moi de faire une partie de traîneau, la neige étant favorable pour cela, je te prie de bien vouloir nous faire le plaisir d'y assister. Nous avons décidé de faire le tour du lac de Joux. Nous partirons à une heure de l'après-midi et nous passerons par le Sentier, le Lieu, etc. Nous nous arrêterons au Pont pour y visiter les Glacières et le Grand Hôtel. De là nous passerons par l'Abbaye.

Si tu n'as pas d'empêchements, nous te prions de venir dimanche prochain. J'espère que nous aurons beaucoup de plaisir et que tu ne seras pas trop fatiguée.

En attendant le plaisir de te voir, reçois, chère tante, les bonnes amitiés de toute la famille.

Ton affectionnée nièce.

Frida Rochat

Du 25 février 1912 – **Un des plus beaux jours de ma vie** –

Le plus beau jour de ma vie fut celui où mon papa m'a apporté une poupée en arrivant de Paris. C'était un dimanche du mois d'octobre et nous avons invité ma grand-maman et mon grand-papa. Mon papa devait arriver par la poste de

cinq heures. Nous allâmes, ma sœur et moi, vers le Bureau des Postes. Il m'avait dit qu'il voulait m'apporter une petite surprise, et c'était avec joie que je l'attendais. Enfin il arriva. Après s'être reposé quelques instants, il me dit d'aller chercher un paque posé sur sa valise. Je le portai à la cuisine, puis je l'ouvris. Grande fut ma joie quand je sortis une charmante poupée aux yeux noirs et aux cheveux blonds. J'embrassai mon papa en le remerciant de m'avoir apporté un aussi beau souvenir.

Maintenant, j'en jouis encore pendant mes moments de loisir et d'ai du plaisir à lui confectionner quelques vêtements.

Du 12 mars 1913 – **Portrait de ma grand-mère** –

Quel est ce grand tableau suspendu contre le mur de ma chambre que j'aime à voir avec plaisir chaque jour, qui me rappelle tant de souvenirs ? C'est le portrait de ma grand-mère !

Il a été agrandi d'après une petite photographie par M. Peytrequin de Lausanne. Il y a six ans que nous le possédons. Grand-mère avait septante-deux ans quand elle est morte. Je l'aimais beaucoup. Je me souviens encore des beaux jours où elle me racontait des histoires si amusantes. Elle portait des lunettes pour travailler. Ma grand-mère avait de superbes yeux, des cheveux blancs. Elle venait souvent nous trouver et j'allais à sa rencontre, car cela lui faisait plaisir. Elle s'appelait Aline-Marianne Berney. Elle habitait les Bioux-Dessus. Je garde un bon souvenir d'elle.

Du 19 mars 1913 – **Quand je serai grande** -

Chaque jour je m'aperçois que je deviens grande et que le moment approche où je devrai quitter l'école. Je désire compléter mes études dans la Suisse allemande pendant une ou deux années. Ensuite je reviendrai à la maison. Il me faudra choisir une profession afin que je puisse suffire à mon entretien. Je ferai tout mon possible pour aider à mes chers parents lorsqu'ils seront âgés et qu'ils ne pourront plus travailler. Mon devoir sera aussi d'aller soulager mon cher grand-père qui est maintenant seul et qui serait heureux de m'avoir auprès de lui pour lui faire son petit ménage et lui tenir compagnie. Mais l'homme propose et Dieu dispose.

Du 13 novembre 1913 – **Une nuit au chalet** –

De violents coups de foudre déchirent l'air, ébranlent le chalet. Le toit craque de toutes parts et, ensevelis dans le foin jusqu'au cou, nous sentons à chaque rafale comme un souffle prêt à nous emporter. Les orages sur la montagne sont terribles, imprévus, sortant on ne sait d'où et n'allant nulle part. Au-dessus de nos têtes, les larges gouttes de pluie, chassées par le vent, frappent les bardeaux

avec une crépitation de grêle. A travers la microscopique ouverture qui sert de lucarne, les éclairs, sans relâche, remplissent la soupente de fauves lueurs. En dessous, dans l'étable, les chèvres bêlent et agitent leurs claires sonnettes. Ah ! le bon gîte, et que le foin de montagne, fraîchement rentré, bien sec, plein de saines senteurs, est une couche délicieuse après douze heures de marche sur les pentes raides et les pierres roulantes.

La paille a une mauvaise réputation. On dit : « la paille humide des cachots », « finir sur la paille », mais jamais personne n'a parlé du foin en termes semblables. L'orage s'éloigne peu à peu, le vent cesse de gémir, la pluie de tomber. La lente respiration de mon camarade et des trois chiens gâtés autour de nous, s'entend seul dans la nuit. Le jour est venu ; le coq chante, les vaches mugissent autour du chalet. Dans le pâturage, un petit berger yodle à pleins poumons. La voix monte, monte toujours, lançant au ciel ses notes claires. C'est l'aube radieuse, après la nuit tourmentée, hymne au soleil qui déjà rougit les sommets, jetant à travers le poutrage de gais rayons sur notre couche rustique.

Note : selon toute évidence résumé d'un texte d'un auteur ici inconnu.

Du 17 décembre 1913 – **Première neige** –

Un matin en m'éveillant, je vis que c'était l'hiver. Sa blanche lumière remplissait ma petite chambre, de gros flocon tombaient du ciel par myriades, tourbillonnaient contre mes vitres. Dehors régnait un grand silence, pas une âme ne courait dans la rue. Les poules se taisaient, les chiens regardaient du fond de leurs niches. Et dans les buissons voisins, les pauvres verdiers, grelottant sous leurs plumes ébouriffées, jetaient leurs cris plaintifs de misère qui ne finit qu'au printemps. Moi, le coude sur l'oreiller, les yeux éblouis, je regardais la neige s'amonceler contre mes vitres, je me figurais les hivers passés... La lueur de notre grand fourneau qui s'avavançait et reculait le soir sur le plancher. J'entendais le rouet bourdonner dans le silence, comme les ailes cotonneuses d'un papillon de nuit. Je me souvenais des glissades sur la rivière, les parties traîneaux, les batailles de boules de neige, les grands éclats de rire, la vitre cassée et la grand-mère qui crie du fond de l'allée, tandis que la bande se disperse, les talons aux épaules.

Tout cela dans une seconde me revient à l'esprit et je me dis en moi-même... C'est l'hiver.

Note : idem à la précédente, ce texte sent la littérature de l'époque.

Du 7 janvier 1914 – **Ce que j’ai fait le 1^{er} jour de l’an** –

Le premier jour de l’an, je n’ai pas pu sortir, le vent soufflait et il faisait très froid. >Le matin, en m’éveillant, je suis allée souhaiter... manque la fin ainsi que les autres cahiers de composition de Frida.

Cahier d’Aline RoCHAT – du 24 XI 1920 au 20 XII 1921 –

Du 11 décembre 1920 – **L’entrée des élèves en classe** –

Pendant les mois d’hiver, l’heure d’entrée en classe est fixée à huit heures et demie. Déjà à huit heures et quart, on peut voir sur la route des enfants, sac au dos. Ce sont des écoliers qui se rendent à l’école, tout joyeux d’aller s’instruire.

Après s’être convenablement nettoyé les pieds, ils entrent en classe, heureux de trouver un bon feu et une salle bien chauffée.

Quelques-uns se groupent autour du poêle pour se réchauffer les pieds et les mains. D’autres, moins frileux, se rendent à leur place pour répéter leurs leçons du jour. Parfois dans un coin, des garçons sont en grande discussion.

Quand le maître entre, tout rentre dans l’ordre, le silence s’établit.

Quand il arrive, les enfants se lèvent pour le saluer.

Après cela, le maître fait l’inspection des mains et du visage et renvoie ceux qui ne sont pas propres. Ensuite il fait l’appel qui fait constater si tous les enfants sont là. Après cela la leçon commence.

Les Bioux, le 16 février 1921

Bas-des-Bioux

Cher papa,

Maman me charge de te donner de nos nouvelles. Nous sommes tous en bonne santé. J’espère que ma lettre te trouvera bien aussi. Depuis ton départ, on s’ennuie beaucoup, il nous semble qu’on doit te voir arriver de ton travail. Je fais tout ce que je peux pour aider à maman, il n’en n’est pas de même pour mon frère qui n’obéit pas quand on l’appelle.

Quant à l’école, je fais mes devoirs et j’apprends mes leçons. Dans quelques semaines nous passerons les examens.

Pendant ton long séjour, nous avons le plaisir de voir passer chaque jour les autobus. Ce sont deux jolies voitures qui peuvent contenir seize personnes assises ; elles sont beaucoup plus confortables que notre ancienne poste. Pour les réduire, il s’est construit un garage situé en face de notre collège. Cela a beaucoup amusé les élèves de voir tous ces travaux s’accomplir. Enfin, mon

cher papa, tu seras sans doute enchanté de voir tout cela lorsque tu seras de retour.

En attendant de te revoir, reçois cher papa, les bons baisers de toute la famille.

Ta petite fille Aline

Du 23 mars 1921 – **La cueillette des fraises** –

J'étais partie à deux heures de l'après-midi par un beau jour.

Je montai un grand crêt et j'arrivai en dessous du Chalet Neuf. Je commençai à cueillir les belles fraises rouges. Je marchai pas à pas pour ne pas en oublier une.

J'avais pris mon petit panier pour les mettre dedans. Il faisait déjà nuit quand, mon panier plein, je m'en retournai.

En arrivant à la maison, je les montrai à ma maman et les vidai dans un saladier pour qu'elles restassent fraîches. Le lendemain, nous avons fait des confitures. Comme c'était un jour que j'avais congé, je me suis aidée à beaucoup de petits services. Quand elle fut cuite, nous la versâmes dans des pots. Ces confitures étaient très bonnes.

Du 27 octobre 1921 – **De belles vacances** –

J'ai eu quatre semaines de vacances. Pendant ce temps il n'y a eu qu'une averse. Durant les vacances, je me suis très bien amusée et j'ai aussi travaillé. J'ai déjà rentré du bois, arraché des chouraves, des carottes. J'ai aussi tricoté, je me suis aidée aux travaux de la maison.

Nous sommes allés faire un petit voyage à Oulens, ma maman mon frère et moi. Nous avons ramassé des pommes l'après-midi. Le lendemain nous avons été à Echallens à pied et nous sommes revenues par la poste. Je suis allée au Bas-des-Bioux quelques fois. Un dimanche nous avons été faire le tour du lac en bicyclette avec mon papa. La deuxième semaine, on m'a loué une bicyclette.

Mes vacances sont finies

Cahier d'Aline RoCHAT des Bioux – du 24 XII 1921 au 23 janvier 1923 –

Du 31 janvier 1922 - **Chez le boucher** –

Notre boucher demeure au centre de la contrée que j'habite. Pour reconnaître la boucherie, le boucher a mis des cornes de bélier en dessus de la porte de grange. Devant la maison il y a une longue caisse évasée, où l'on nettoie les porcs. En entrant dans le corridor, on voit la porte à droite ; au-dessus il y a des cornes de bœuf. Au fond se trouve la porte de la cuisine. Dans la boucherie il y a

à la paroi de gauche une rangée de crochets, au fond, deux rangées et contre la paroi de droite des tableaux et deux fenêtres. Il y a une grande table sur laquelle se trouve une balance pour peser la viande. A ces crochets on pend des jambons ou des morceaux de viande. L'abattoir est un endroit où l'on tue les bêtes. Le fumoir est une petite pièce où l'on pend les saucissons pour les fumer.

Sand date – **Une trouvaille** -

Un après-midi, lorsque j'étais toujours au Bas-des-Bioux, je jouais à la cache-cache avec mes camarades. Je vis une masse noire devant notre maison ; j'allai la regarder et je vis que c'était un couteau. Je l'ouvris et constatai qu'il avait deux lames, une grande et une petite et une petite scie. En rentrant à la maison, je fis part de ma trouvaille à ma maman et à mon papa.

Quelque temps après, j'appris qu'il était à un jeune garçon de 14 ans. Quand je le lui donnai, il me remercia chaudement. Il était si content de l'avoir retrouvé.

Du 21 février 1922 – **Chez le dentiste** –

Un jour, par un bel après-midi, maman me mena chez le dentiste au Sentier.

A notre arrivée une demoiselle nous ouvre la porte et nous fait entrer dans la salle d'attente ; dans celle-ci il y avait un monsieur et une demoiselle qui tremblaient. Enfin, le dentiste vient et nous fait entrer dans un cabinet. Il fait asseoir maman sur une chaise et moi dans le fauteuil. Ensuite il regarde mes dents et me dit qu'il y en a trois de gâtées. Après cela, il prend un tampon de ouate qu'il me met dans la bouche ; ensuite il fraise ma dent gâtée et après il m'enlève la ouate qu'il m'avait mise. Enfin il me dit qu'il faut que je revienne. Cela ne m'a pas fait mal.

Du 28 février 1922 – **Si j'avais une bicyclette** –

Si j'avais une bicyclette, je la servais pour aller en commission. Le dimanche j'irais me promener avec mon papa ou mes amies. Nous dirions faire le tour du lac et plusieurs promenades. Car avec la bicyclette, on avance beaucoup plus qu'à pied. Le samedi, je la nettoierais pour le dimanche. Une fois que je l'aurais nettoyée, j'en ferais autant pour celle à mon papa. Il y a quelques jours, mon papa m'a dit qu'il m'en achèterait une. C'est le plus grand plaisir que l'on puisse me faire.

Oh ! que je me réjouis de la posséder. Je la voudrais avec une selle en velours, des pneus increvables, une sonnette, des filets rouges et verts et bien nickelée.

Du 7 mars 1922 – **Ce que j’ai fait dimanche dernier** –

Le matin, j’ai balayé la cuisine, arrangé la chambre et fait mon lit ainsi que celui à mon frère. Ensuite j’ai mis mes souliers pour aller dehors. L’après-midi, à une heure et un quart, nous avons été à l’école du dimanche, mon frère et moi. Une fois revenue, je me suis amusée avec Hélène et Maurice. Hélène et moi, nous avons pris nos poupées pour nous amuser. Mais le vent se leva, et madame Margot nous fit entrer à la cuisine où nous avons continué de nous amuser. Un moment après, Maurice prit sa paume et nous nous amusés. Mais je suis partie et suis arrivée chez nous juste pour goûter. Le soir j’ai redit une ou deux fois ma leçon.

Du 14 mars 1922 – **Une partie de plaisir** –

Dimanche dernier, à une heure et un quart, l’autobus a passé. Maman et moi nous l’avons pris pour aller à l’Abbaye. Car il y avait une assemblée paroissiale et après une collation. Il y avait du monde. Une fois l’assemblée finie, ils firent la collation. Elle se composait d’une tasse de thé et de quelques petits pains. Pour commencer ils nous distribuèrent d’abord les verres et ensuite le thé et les petits pains. Ils étaient tellement chauds que l’on n’osait pas les toucher avec les mains. On entendait par tous les coins de l’église des rires et l’on ne comprenait pas ce que l’on disait. Mais enfin on partit pour prendre l’autobus. Comme nous étions trop tôt pour rentrer, nous entrâmes chez notre cousin ; l’heure venue, nous nous en allâmes prendre l’autobus pour rentrer à la maison.

Chez-Grosjean, le 28 mars 1922

Chère amie,

Comme il y a si longtemps que nous nous sommes quittées, tu me ferais plaisir de vouloir venir passer la fête de Pâques chez moi. Tu pourrais partir de Vallorbe le matin par le premier train. Au Pont tu trouveras l’autobus Si cela te fais plaisir, tu peux y monter et descendre à l’arrêt Vers-chez-Grosjean où tu m’y trouveras. Notre maison porte l’enseigne « bureau des postes ». Nous passerons une agréable journée à nous amuser avec nos poupées ou à porter nos œufs sur les fourmilières, mais il faut que la neige disparaisse pour cela. Je serais heureuse si tu pouvais passer quelques jours. Lorsque tu me quitteras, j’ai l’intention de t’accompagner jusqu’au Pont.

Espérant que ma lettre te trouvera en bonne santé et recevoir une réponse, je t’embrasse bien affectueusement.

Aline

Du 23 mai 1922 – **Ma tante** –

Ma tante est une femme d'environ quarante ans, de taille moyenne, de stature plutôt forte. Elle est ménagère et a deux garçons de dix-huit et vingt ans. La semaine, elle est vêtue en serge verte, d'une jupe bleu foncée et de son tablier de ménagère.

De bon matin, son panier au bras, elle s'en va au marché chercher des provisions.

Du 7 juin 1922 – **Les soldats** –

La semaine dernière, nous avons eu la visite des soldats. Cette visite, dont je veux vous parler, a été très courte, car les soldats ont passé seulement sur la route.

A peine étaient-ils arrivés Chez Grosjean, qu'un cheval commença à ruer, alors l'homme qui était dessus descendit aussitôt, mais plus vite qu'il n'aurait voulu, car il roula sur la route et continua à rouler dans le champ pour ne pas recevoir de danger. Ensuite un autre pris la place et ils continuèrent leur route.

Du 20 juin 1922 – **Notre laitier** –

Notre laitier demeure aux Charbonnières, mais il vient fromager Chez Besson. C'est un homme qui pourrait avoir trente à quarante ans. Il est grand et gras. Ses cheveux sont brun et sa moustache aussi. Je n'ai pas fait attention à la couleur de ses yeux.

La semaine, il est vêtu d'une blouse bleue. Habituellement il met des molletières noires et un chapeau vert. Pour fromager, il met un tablier blanc.

Ce laitier est un Bélaz. Il est aimable avec ses clients et avec les personnes qu'il connaît.

Du 5 juillet 1922 – **Notre course dans les Alpes** –

Notre course dans les Alpes a eu lieu à Anzeindaz. D'abord nous sommes partis par l'autobus de six heures du matin pour aller au Pont. Arrivés ici, nous avons pris le train jusqu'au Day où nous avons changé pour prendre celui de Vallorbe pour aller jusqu'à Bex où nous avons visité les salines. Ensuite nous avons pris le train électrique jusqu'à Gryon. Ici nous avons dîné et visité le village. Après cela, nous avons écrit nos cartes postales et acheté des souvenirs.

Ensuite nous avons mis nos sacs au dos pour prendre le train électrique jusqu'au Bévieux. A cette station, nous sommes descendus pour aller à pied à Anzeindaz.

En montant, nous avons vu une petite fleur jaune qu'on appelle la pensée des Alpes. Près d'un chalet nous nous sommes reposées et nous avons bu du lait.

Enfin nous arrivons à Anzeindaz. Ici tout le monde était content, ça s'entend ! Puis ceux qui préféraient la soupe mangèrent la soupe, et ceux qui préféraient le café au lait burent du café au lait. Ensuite, nous partîmes pour aller nous coucher. Le matin avant de partir, nous avons eu une tasse de cacao. Pour descendre, nous avons eu la pluie, mais nous avons vu des chamois.

Enfin nous sommes arrivées à Bex où nous avons été en train jusqu'à Villeneuve. Ici nous avons pris le bateau jusqu'à Ouchy où nous avons mangé un morceau en attendant le train électrique. Puis nous avons repris le train jusqu'au Day où nous avons de nouveau changé jusqu'au Pont où nous avons chanté, puis enfin pris l'autobus pour rentrer à la maison.

Du 14 novembre 1922 – **Le jour de l'an** –

Le jour de l'an, à environ huit heures, je me suis levée et habillée. Ensuite j'ai été à la chambre de famille où papa et maman m'ont souhaité une bonne et heureuse année. Quelques minutes après, nous avons déjeuné ; nous avons quelque chose de plus que d'ordinaire. Enfin un moment après, mes parents me donnèrent des étrennes et à mon frère aussi. Quant à moi, on me donna une serviette d'école en toile cirée noire, et à mon frère une flûte et nous fûmes très contents de nos étrennes accompagnées de noix et de chocolat. Quant à ma maman, elle reçut une machine à coudre de marque Helvetia. Elle fut très contente aussi. Et mon papa eut pour sa part une paire de chaussettes brunes. Quant à ma serviette, je m'en servirai tous les jours. Elle m'a fait un grand plaisir.

Du 9 janvier 1923 – **Le cœur parle au cœur** –

Ce que je vais vous raconter s'est passé en 1915. Les gens attendaient l'arrivée du train avec patience. Tout à coup on entendit un sourd roulement, le souffle haletant d'une locomotive. L'on voyait des drapeaux aux fenêtres et des fleurs au-dessus des portières et des fenêtres.

Sitôt le convoi arrêté, les gens se précipitent aux portières pour saluer les blessés. A un moment donné la Marseillaise éclate, comme si quelqu'un dans la foule avait donné le signal. Par les fenêtres l'on voyait les blessés qui se penchaient pour mieux saluer. La conversation s'engageait : « D'où venez-vous ? » Et chacun répondait d'où il venait. « Avez-vous beaucoup souffert ? » « Oh ! oui, et l'on serait mort de faim si l'on n'avait pas reçu des paquets ».

Partout l'on entendait crier : « vive la Suisse, vive la France ».

Mais quelque chose d'étrange se passait dans un wagon sanitaire à la queue du train. Il y avait là un beau jeune homme de vingt cinq ans étendu sur une couchette. Une balle avait traversé le nerf optique, c'est pour cela qu'il était aveugle. Une samaritaine de la Croix Rouge se tenait près de lui et semblait le veiller ; mais ses yeux étaient fermés et sa figure d'une pâleur extrême. Sa main

est sur le rebord de la fenêtre. Une jeune fille essaie de mettre un bouquet dans ses mains et lui crie : « Vive la France ! » Mais il laisse tomber le bouquet ; sa physionomie reste dure. La nuit le tient et dans son âme tout est noir. Mais une femme a traversé la foule. C'est une vieille paysanne du Gros de Vaud. Elle a voyagé pendant la nuit pour apporter aux blessés des fleurs et des cigares. Quand elle arrive près du wagon, elle prend la main du jeune homme et lui dit ces mots : « Reprends courage, m on petit, pour la maman ».

En entendant ces mots, l'aveugle tressaille. De sa main inerte jusqu'alors, il serre les doigts de la vieille femme. Et à travers les paupières entr'ouvertes du jeune homme, sort deux larmes qui coulent sur ses joues pâles.

Cahier d'Aline RoCHAT des Bioux – du 30 janvier 1923 au 25 mars 1924 –

Du 30 janvier 1923 – **La fête de maman** –

La dernière fête de maman eut lieu le 8 août 1922 où elle a eu 47 ans.

Les jours avant, j'avais été au magasin de madame Golay acheter un petit cadeau pour lui donner. C'était une tasse accompagnée d'une sous-tasse. Lorsque je la lui donnai, elle en fut très contente. Elle me remercia.

Elle s'en sert tous les jours.

Note du régent : est-ce tout ?

Du 27 février 1922 – **Comment on chauffe les maisons** –

On chauffe les appartements avec divers appareils, tels que les cheminées, les poêles, les calorifères, le chauffage central.

Autrefois les habitants se chauffaient avec des cheminées ; cette dernière est un foyer ouvert placé contre un mur et surmonté d'un conduit qui débouche sur le toit. Il est chauffé avec la houille, le bois.

Aujourd'hui on emploie les poêles, les calorifères, le chauffage central.

On chauffe les poêles avec plusieurs combustibles : le bois, la houille, etc ; et les calorifères de même.

Le chauffage central se trouve au bas des maisons ; on le chauffe avec le bois, la houille, l'antracite, la tourbe et le charbon.

Pour qu'il donne de la chaleur dans les appartements, il y a dans ceux-ci des tuyaux et des appareils qu'on appelle des radiateurs.

Du 6 mars 1923 – **Le nettoyage du samedi** –

Comme les chambres deviennent sales et que l'on doit les maintenir propres, il faut faire ce qu'on appelle chez nous le nettoyage du samedi. Ce travail consiste à faire beaucoup de choses. Premièrement, il faut récurer le plancher, laver les vitres, les soubassements, etc. Après un moment, comme il y a beaucoup de poussière dans la chambre, il faut la laisser se déposer sur les meubles. Après quoi il faut l'enlever tout doucement avec un chiffon de laine ou de coton ; ou même quelques fois avec ce que l'on appelle un plumeau. On se sert de ce dernier plutôt pour enlever la poussière sur les objets qui se trouvent contre les parois, comme par exemple la pendule, l'étagère, la glace, les tableaux, etc....

Quant à la cuisine, il y a beaucoup d'autres choses à faire. Faire briller la bouilloire et beaucoup d'autres ustensiles de cuisine. Il faut aussi récurer le plancher de la cuisine, mais d'abord le balayer, car si l'on ne faisait pas cela, on étendrait la poussière, et cela ferait un mortier effroyable.

Voilà à peu près en quoi consiste le nettoyage du samedi.

Du 13 mars 1923 – **A la montagne** –

Pendant l'été, lorsqu'il fait bien chaud, c'est un plaisir que d'aller se promener le dimanche à la montagne.

Aussi l'été dernier, par un beau dimanche, nous en avons profité. Nous étions partis vers midi et nous étions avec nos cousins de Lyon. Ils se réjouissaient, car ils n'avaient jamais été à la montagne. Nous étions huit. Pour monter, chacun portait son petit baluchon. C'était au Mont-Tendre que nous allions.

Arrivés dans le chalet sur la sommité, chacun déballa ce qu'il portait. Comme nourriture, nous avons un saucisson, du fromage, du pain, etc. ; et pour dessert, des cerises.

En redescendant, comme nous étions un peu fatigués, nous résolûmes de passer au chalet. Ici nous demandions à un fruitier de nous apporter deux litres de crème ; nous l'avons mangée avec des petits pains, car il nous en restait.

Ensuite nous continuâmes notre chemin, tout joyeux. Nous n'avions point de bouquets de fleurs, car nous n'en trouvions pas beaucoup dans la montagne.

Du 15 août 1923 – **Une course d'école** -

Notre course d'école a eu lieu aux gorges de l'Aareuse. On était accompagné des élèves des Bas-des-Bioux et nous sommes allés avec les deux voitures postales et le camion.

A six heures, tous les élèves étaient rassemblés devant le collège, attendant avec impatience les voitures. Enfin elles arrivèrent. Le camion s'arrêta et je

montai. Dans la voiture no 1 et la voiture no 2, tous les élèves de Vers-chez-Grosjean prirent place.

Nous partîmes en faisant des adieux à nos parents. Il faisait très beau temps ce jour-là. On passa par Pétra-Félix, Vaulion, Romainmôtier, Juriens, Croy, Bofflens, Agiez, Orbe, Rances, Baulmes, Vuiteboeuf. Ici on mangea un morceau. Il était 9 heures et demie. Ensuite on se reposa un petit moment. Après quoi le régent du Bas-des-Bioux siffla. C'était un signe qu'il fallait partir.

Nous prîmes un chemin qui montait. Ce dernier nous conduisit aux gorges de Covatannaz ; après quoi nous reprîmes le camion à Ste-Croix, tout contents de monter dedans. Nous continuâmes notre route jusqu'à Noiraigue en passant par Fleurier, Môtier, Couvet, Travers.

C'est à Noiraigue qu'on a dîné. Nous descendîmes des voitures, après quoi on se dirigea vers l'Hôtel de la Gare. Après avoir dîné, nous prîmes un petit chemin qui nous guida aux gorges de l'Areuse. Ici c'était merveilleux. On suivait un petit chemin au bord du rocher très bien barricadé, donc ce n'était pas dangereux; il y avait une pierre suspendue entre deux rochers, enfin beaucoup d'autres choses intéressantes. Les gorges étaient bientôt terminées et on s'avançait fort contre Boudry. Nous étions tout contents de monter dans les voitures, car nous étions assez fatigués et l'on avait soif surtout. Après avoir bu et mangé, nous repartîmes en passant par Grandson et Yverdon. Ici on goûta dans un hôtel. Il y avait aussi les écoles de Vevey.

Ensuite l'on se remit en marche jusqu'à Vaulion où nous nous arrê tâmes un moment. Jusqu'ici tout alla bien. Mais depuis là cela changea. Lorsque nous repartîmes de Vaulion et que nous traversions le village, voilà que le moteur de l'auto s'arrête. Et nous de demander au chauffeur : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Et il nous dit que le moteur s'est refroidi. Après l'avoir réchauffé, il voulut remettre la voiture en marche, mais comme avant, elle ne put pas partir. Nous voilà tout déçus, autant monsieur Eggli, le chauffeur, que nous et les grandes personnes qui nous accompagnaient. Ces dernières se demandaient : « Que faut-il faire, téléphoner à nos femmes ? » Et c'est ce qu'ils firent. Et le chauffeur nous dit encore qu'il allait téléphoner à l'autre chauffeur afin qu'il vienne nous chercher. Et l'on attendait avec patience l'autre voiture. Quand tout à coup, au contour de la route, l'on vit approcher deux lumières – car c'était à peu près 10 heures du soir -. C'était la voiture postale. Quels cris de joie nous fîmes lorsqu'on l'aperçut, mais l'auto n'était pas vide, car il y avait nos papas tout inquiets dedans et qui n'étaient pas joyeux, car avant que l'on téléphone, ils pouvaient se faire beaucoup d'idées, soit qu'on s'était tué, soit qu'il nous était arrivé un accident.

Note : suit toute une série de lettres diverses, d'apprentissage, à des amies, etc., qui ne présentent que peu d'intérêt ethnographique.

Du 19 février 1921 – **Notre fontaine** –

A quelques pas de la maison que nous habitons, se trouve la fontaine indivise, car elle appartient à quatre ménages.

Ce n'est pas un monument luxueux ; un tuyau souterrain et un bassin en ciment, voilà notre fontaine. Elle est abritée par un toit.

De l'eau s'échappe avec force du tuyau et coule dans l'auge ; le trop-plein s'échappe au moyen d'un tuyau placé dans le bassin et va se répandre dans les champs.

Cette eau est pure et limpide. Sous l'orifice du tuyau, deux planches sont placées en travers du bassin ; c'est là-dessus que les ménagères posent leurs seaux et les seilles pour les remplir.

Le bassin de ciment a remplacé avantageusement la vieille auge en bois déjà bien pourrie.

Du 4 mars 1924 – **Mes skis** –

Mes skis ne sont pas très grands, car ils mesurent un mètre huitante centimètres. Ils sont formés de deux planches étroites en platane recourbées à une de leurs extrémités. Ils sont brun foncé. Les montures sont en cuir. Sous cette dernière, mon papa a fixé au ski du linoléum pour préserver le bois.

Mais malheureusement quelque chose a gâté ma paire de ski, et en voici la cause. Un jour d'hiver, par un beau soleil, je me décidai d'aller faire une petite tournée en ski, et ce fut du côté du collège que je me dirigeai. Là il y a une pente rapide et je me décide à y descendre. Tout va bien jusqu'en bas. Mais arrivée là, je fais un plongeon et quelle est ma déception lorsqu'en me relevant je vis que j'avais cassé un ski, celui de gauche. Papa me le raccommode et depuis lors il ne m'est plus rien arrivé.

Voici deux ans que je les ai. Et je m'en sers encore souvent. Quand nous sortons de l'école, si la neige est molle, nous allons faire quelques petites glissades, mon frère et moi, en ski. Et si la neige est dure, nous allons en luge.

Du 10 mars 1924 – **Au bord du lac** –

Nous habitons à quelques pas du bord du lac de Joux. Il est bordé d'arbres de plusieurs espèces, aussi est-il plus joli en été qu'en hiver, car tous ces arbres sont feuillés à cette saison. Quelque chose de plaisant, encore, c'est que tout le long du bord, il y a des petits sentiers bordés de belles pierres blanches et bien alignées. Ce sont des enfants du voisinage d'en bas qui s'en occupent ; aussi c'est à eux que nous devons une bonne partie des agréments qu'il présente.

Maintenant, il y a aussi des bancs à plusieurs endroits, ce qui permet aux dames et aux enfants de venir se reposer ou s'étendre sur une chaise longue ou dans un fauteuil, et aux enfants de venir s'amuser à la cabane, car il y a une

espèce de petite hutte composée de trois pièces, soit le salon, la chambre à coucher et la cuisine. Cette dernière a un fourneau dans lequel on fait quelques fois du feu, ce qui nous amuse beaucoup.

L'on va aussi souvent se baigner lorsqu'il fait très chaud, ce qui est un grand plaisir pour nous tous. Nous allons encore quelques fois en barque, car il y en a cinq ou six. C'est beaucoup pour l'endroit. C'est ainsi que nous passons la belle saison.

Du 25 mars 1924 – **Le magasin du village** –

Le magasin de Chez-Grosjean est situé au centre du hameau, et est à la même maison que le bureau des postes.

Nous le reconnaissons à sa devanture ; elle porte d'abord une enseigne sur laquelle est écrit : « Jean Daniel Reymond, épicerie, mercerie ». Elle a aussi une fenêtre contre laquelle sont exposés plusieurs objets. Cette dernière remplace une vitrine. Maintenant, à côté du magasin, se trouve une petite maisonnette dans laquelle sont plusieurs tonneaux de pétrole et différentes petites bonbonnes d'huile.

Pour pénétrer dans le magasin, nous devons traverser un long corridor ; dans celui-ci, se trouve beaucoup de réclame. A droite il y a deux marches d'escalier, et, au haut la porte. Dans le magasin se trouve le comptoir où sont exposés plusieurs objets, entre autres du chocolat, bonbons, pastilles, de la laine, du coton, etc. Sur les tablettes de droite, beaucoup de boîtes en fer sont posées, et des boîtes de conserve, des tablettes Maggi, des paquets de macaronis, et même de la vaisselle. En face de ceux-ci, il y a aussi des rayons où sont exposés des cartons de différentes grandeurs contenant des boutons, des élastiques, des lacets, des attaches à soulier, etc. Sur la fenêtre des savonnettes, des savons, y ont pris place. Contre une paroi près de la fenêtre, est fixée une petite étagère contenant des petites bouteilles d'encre. Sur le plancher des seaux de graisse et de mélasse.

La demoiselle qui sert est aimable avec ses clients et tient son magasin propre et en bon état.

Cahier d'Aline RoCHAT des Bioux – du 25 III 1924 au 10 mars 1925 –

Note : ce cahier débute par la fin de la composition précédente, le magasin du village.

Du 16 avril 1924 – **Le pupitre de la classe** –

Le pupitre de la classe est placé en face de la porte de la salle d'école et contre la paroi, au centre de celle-ci.

Il est de moyenne grosseur ; il est fait avec du bois de sapin. Le plus souvent le pupitre garde sa couleur naturelle, mais quelques fois il est verni de différentes couleurs.

Lorsque nous regardons le pupitre de face, nous le voyons rectangulaire. Si nous le regardons de côté, il est légèrement incliné et est entouré d'une corniche. Nous montons sur le pupitre au moyen de deux marches d'escalier qui se trouvent de chaque côté de celui-ci. Sur le bord du pupitre est creusée une rainure que l'on désigne sous le nom de couloir. C'est dans ce dernier que le maître met ses objets.

La hauteur du pupitre est de un mètre trente centimètres environ, et sa largeur de deux mètres à peu près. Quant à l'épaisseur, elle est de cinquante centimètres.

Le pupitre est réservé au maître d'école. C'est depuis cet emplacement que le régent surveille ses élèves, car il peut dominer sur toute la classe, le pupitre étant élevé d'environ trente centimètres. C'est ici aussi que le maître fait ses écritures. Les élèves y vont de temps en temps montrer leurs devoirs et tous les jours réciter leur leçon.

Du 22 avril 1924 – **Mon lit** –

Mon lit est placé contre la paroi de ma chambre, à gauche en entrant. Il tient beaucoup de place, même s'il n'est pas très gros. A côté de mon lit, se trouve ma table de nuit.

Il est de forme rectangulaire, car il est beaucoup plus long que large. L'on désigne un bout la tête.

Mon lit est complètement fait avec du bois de sapin, mais nous ne le remarquons pas beaucoup car il est verni. La couleur est brune, et ondulée de raies plus claires, ce qui le fait paraître beaucoup.

Il est formé de différentes parties, entre autres : des quatre bois de lit, du sommier, du matelas ; maintenant il est complété par la literie, c'est-à-dire de deux draps, d'une couverture, d'un oreiller et d'un duvet très chaud composé d'édredon.

Le lit nous est réservé principalement pour se reposer. Il est d'un grand usage aux malades comme aux biens portants.

Du 11 juin 1924 – **Un meuble** –

Le meuble dont je vais vous parler est notre piano.

Lorsqu'on entre dans la chambre, le premier meuble que l'on aperçoit est celui-ci ; il est placé à côté de la commode et vers la fenêtre.

Notre piano est long et haut d'environ un mètre et demi. Il est fait en joli bois brun. Contre le piano sont fixés deux bougeoirs dans lequel on met une bougie que nous pouvons allumer lorsqu'il fait nuit. Ces bougeoirs sont en métal jaune brillant.

Si l'on ouvre le piano, nous voyons une grande lignée de notes blanches et de notes noir en ébène, ces dernières sont plus étroites et plus longues que les autres. Elles sont aussi plus élevées, ce sont les dièses. Notre piano à sept octaves. Au bas du piano, il y a deux pédales, une forte et une douce.

Il est de marque allemande « Zimmermann », et a été acheté chez Lutz fils à Neuchâtel.

Il a environ une dizaine d'années, mais nous ne le dirions pas, parce qu'il est comme neuf.

Notre piano va très bien et a beaucoup de son ; aussi je m'exerce souvent dessus. J'aime bien notre piano et j'en suis très contente.

Du 18 juin 1924 – **La machine à coudre de ma mère** –

La machine à coudre de ma mère est à main. Elle a différentes parties dont je ne sais pas très bien les noms. La roue qui tourne a le dessus nickelé. Elle peut aussi aller en avant et en arrière, c'est très commode. La plaque de bois sur laquelle la machine est fixée est en noyer. Dans cette plaque de bois est un tiroir, dans celui-ci se trouve beaucoup de petits instruments qui servent à broder et à faire des ourlets, etc.

Lorsque maman coud à la machine, cette dernière fait très peu de bruit. C'est une « Helvetia »... Nous devons l'huiler très souvent.

Sans date – **La pendule de notre chambre** –

Notre pendule est fixée contre la paroi, en dessus de notre bureau.

Elle est haute d'environ un mètre et elle est brune. Elle a des colonnes en bois tourné, de qui la fait paraître beaucoup. La petite porte que l'on ouvre est en verre pour permettre de voir les heures ; elle peut marcher quinze jours sans avoir besoin de la remonter, c'est très commode. Sur le cadran les heures sont marquées en chiffres romains. Elle a une très belle sonnerie.

Le balancier est jaune, sur celui-ci est l'Helvetia. Voici environ vingt-cinq ans que nous avons notre pendule et jamais elle ne s'est gâtée.

Du 25 juin 1924 – **Un chalet dans le Jura vaudois** –

Le chalet dont je veux parler est celui du Grand Essert situé au pied du Mont-Tendre.

Le bâtiment, a un étage construit en bois de sapin, se dresse sur un soubassement de pierres brutes d'environ un mètre de haut. Tout le long de la façade principale, il y a des fenêtres à croisées réparties en groupes divers. Un toit de bois recouvre le bâtiment, dépassant les façades d'un mètre environ.

Maintenant si l'on entre dans le chalet, tout y est en ordre. Dans la cuisine se trouvent une table, quelques tabourets, une chaudière et un escalier tout simple

conduisant à l'étage. A gauche en entrant, se voient une porte qui conduit à l'écurie et une à droite s'ouvrant sur une jolie petite chambrette. Quelque chose de plaisant y attire les promeneurs ; c'est qu'il y a un débit de thé, de limonade et meringues. Aussi, lorsqu'il fait chaud, nous pouvons manger dehors, car il y a une grande table et des bancs faits tout exprès pour cela.

Si au contraire il fait froid, nous pouvons aller nous réfugier dans cette jolie chambrette.

Le chalet est tenu par Monsieur Wilfrid Rochat et sa famille. Ce sont des gens bien aimables, aussi le dimanche lorsqu'il fait beau temps, il y vient beaucoup de gens.

Du 2 juillet 1924 – **La maison que j'habite** –

La maison que j'habite est située en contrebas de la route neuve.

Sa façade principale a, du côté gauche de la porte d'entrée, une fenêtre et deux du côté droit. Elle a encore deux autres portes.

En dessus d'une fenêtre est fixé un écriteau sur lequel est écrit : « Bureau des Postes de Vers-chez-Grosjean ».

Elle est jointe à deux autres maisons ; celle d'à côté est le magasin du hameau.

Cette maison a l'eau et la lumière électrique. Elle n'a qu'un étage.

Elle n'est pas très jolie. Du côté du vent, il y a un jardin contenant des fleurs de plusieurs espèces. Il est entouré de deux côtés d'un mur, et du côté de la route d'une palissade en fer pour permettre de voir les fleurs. Elle a cinq chambres, plus deux cuisines, une alcôve et une petite pièce qui est le bureau des Postes. Il y a deux portes d'entrée, entre celles-ci se trouve le guichet ; à droite de celui-ci est fixée une sonnette pour appeler le buraliste.

Du 9 juillet 1924 – **Notre église** –

Notre église est située sur une petite colline. Elle n'est pas très grande mais elle a beaucoup de place. Sa façade principale regarde la forêt. Il y a un grand avant-toit sous lequel est un banc. Une petite marquise en bois précède et abrite la deuxième porte d'entrée. A gauche de cette marquise, souvent il n'y a du bois et en dessus une fenêtre ronde.

Si l'on entre dans l'église, la première chose qu'on voit est la chaire. A gauche, près de l'entrée, un escalier conduit sur les galeries. De chaque côté sont beaucoup de bancs. Devant la chaire il y a un bel harmonium et devant celui-ci une table recouverte d'un tapis vert s'harmonisant avec le drapeau vert entourant la chaire. Sur cette dernière il y a une grosse bible et quelques livres.

L'église est éclairée par trois fenêtres dont une de chaque côté de la chaire et une au dessus. Sur les galeries sont environ une dizaine de bancs et un petit

escalier menant au clocher. L'église est une annexe. On y célèbre un culte tous les deux dimanches et l'école du dimanche.

Du 17 septembre 1921 – **Un village du Jura vaudois** –

Le village dont je veux parler est celui des Bioux. Il est situé entre l'Abbaye et l'Orient.

Une seule rue traverse tout le village. Celle-ci est nommée plus communément la grand'route. Les maisons sont construites de chaque côté de celle-ci.

C'est un village long car les maisons sont disséminées.

Il comprend deux collèges, deux bureaux de poste, une fabrique d'horlogerie au centre qui occupe une partie des habitants, et actuellement un local de gymnastique. Maintenant une chapelle située sur une petite colline domine tout le village. Elle est très ancienne. Enfin plusieurs magasins rendent service au public.

Les maisons sont toutes construites en pierres et recouvertes en tuiles, en tôle ou tavillons.

C'est un village bien propre et bien entretenu et où les habitants, pour la plupart, y vivent heureux.

Du 11 novembre 1924 – **Panorama des Bioux-dessus** –

On appelle Bioux-dessus quelques maisons situées au-dessus du Bas-des-Bioux. C'est depuis là que nous avons une vue magnifique sur le lac et la Vallée.

Au premier plan, nous distinguons une partie du hameau des Bioux, en particulier le bureau des Postes, la fromagerie, le collège, un magasin et une quantité d'autres maisons.

Au deuxième plan, le lac apparaît à nos yeux et de l'autre côté le Rocheray ; plus à gauche, le Sentier.

Tout ceci forme un ensemble calme et reposant, surtout lorsque le lac est calme et que le Rocheray se reflète dedans. L'après-midi et même le matin, des barques de promeneurs ou de pêcheurs glissent gentiment sur l'eau, ce qui donne aussi beaucoup de charme au lac.

Du 18 novembre 1924 – **Notre Vallée** –

La Vallée que mes parents et moi, ainsi que mes connaissances habitent, se nomme la Vallée de Joux.

Elle est située dans le Jura vaudois et s'étend du sud-ouest au nord-est. Elle est longitudinale et a une pente douce, comme la plupart des Vallées du Jura.

Au fond s'étend le lac de Joux d'une largeur de un kilomètre et d'une longueur de neuf kilomètres. Sa profondeur est d'environ trente mètres. Au nord-est, le lac Brenet fait suite, le lac Ter est sur le versant du Risoud.

Autour de notre Lac de Joux sont situés quelques villages. Au sud-ouest est le Brassus. Ensuite viennent, sur la rive gauche, le Sentier, qui est en face de l'Orient. Les Bioux s'étalent le long du lac à droite, puis l'Abbaye et le Pont. Sur la rive gauche, le Solliat, le Lieu, le Séchey, ces derniers sont en partie cachés derrière la forêt. Viennent encore les Charbonnières longeant le lac Brenet. A part ces villages, il y a une quantité de hameaux et de maisons foraines.

La Vallée de Joux mesure vingt sept kilomètres environ, dont six ou sept sont sur territoire français.

Les habitants s'occupent surtout d'horlogerie ; il y a beaucoup de fabriques. Un bon nombre d'habitants sont horlogers et agriculteurs. Tous sont protestants, à part quelques catholiques au Brassus, des étrangers, et parlent le français.

Du 25 novembre 1924 – **La demeure du boulanger** –

La demeure de notre boulanger est située au centre du village. C'est une maison de grosseur moyenne ; elle est seule, un peu plus loin se trouve le café de la Villa-Roche.

Contre la maison est fixée une enseigne sur laquelle est écrit le nom du boulanger. Pour y entrer, nous devons monter sur un perron ; devant celui-ci sont des fleurs de toutes espèces. Un mur d'un mètre entoure la terrasse, ce qui fait que cette maison paraît très bien.

La façade principale comprend plusieurs fenêtres, entre autres quatre fenêtres en bas, plus haut quatre aussi, et tout en haut deux.

Derrière est le four où l'on cuit le pain.

Du 2 décembre 1924 – **A la gare du Pont au moment du départ du train** –

La gare du Pont est plutôt petite. Devant celle-ci est le quai.

Lorsque arrive l'heure du train, c'est très intéressant de voir ce qui se passe : d'abord les gens arrivent et se hâtent d'aller au guichet prendre leur billet et faire enregistrer leurs bagages. Après quoi, s'il fait chaud, les voyageurs se promènent sur le quai et vont tirer quelques gourmandises au distributeur automatique. Au contraire, s'il fait froid, ils iront attendre dans la salle d'attente.

Mais voici le train tant attendu. Les voyageurs sortent, souvent accompagnés de leurs parents ou amis. Ils s'embrassent encore où se saluent une dernière fois. Puis le train arrêté, les arrivants descendent et les partants montent dans les wagons. Après un moment d'arrêt, le contrôleur siffle et le train repart. La cheminée lâche une fumée noire ou bleue, les voyageurs s'agitent leurs mouchoirs pour faire un dernier signe d'adieu.

Puis le train disparaît petit à petit et les accompagnants s'en vont dans leur demeure. Alors tout redevient calme jusqu'à la prochaine arrivée d'un train.

Du 30 décembre 1924 – **Les Bioux et l'Abbaye** –

Ces deux villages, bien qu'appartenant à la même commune, ne se ressemblent pas beaucoup.

Les Bioux sont un village situé à quelques pas du bord du lac. Les maisons sont, pour la plupart, recouvertes de tôles, quelques-unes de tuiles ou même en bardeaux. Les maisons sont éloignées les unes des autres, ce qui fait qu'il faut environ quarante à cinquante minutes pour le traverser ; l'église est située sur une petite éminence dominant à peu près tout le village.

L'Abbaye, au contraire, est un village dont les maisons se touchent presque toutes. Elles sont situées de chaque côté de la route, un groupe du côté d'en haut et un du côté d'en bas. L'église, plus grande et plus vaste que celle des Bioux, est située au bas du groupe des maisons d'en bas.

Les habitants ont plutôt l'air paysans et le village n'est pas si propre que celui des Bioux.

Du 3 mars 1925 – **Comment on voyageait autrefois et comment on voyage aujourd'hui** -

Autrefois la circulation était très pénible. Au point de vue de notre contrée, il n'y avait aucun chemin de fer ; les voyageurs qui devaient se rendre à Lausanne, Yverdon, etc., devaient partir à pied pendant la nuit pour aller prendre le train à Cossonay, de même les soldats qui allaient au service militaire devaient aussi aller à pied pour se rendre à Bière ou à Morges. C'est différent d'aujourd'hui que l'on peut prendre l'autobus devant chez soi. Chaque semaine depuis la Vallée de Joux des voituriers descendait à Orbe et à Croy pour chercher des denrées pour ravitailler la population. De même le service postal se faisait avec une diligence de deux ou quatre chevaux. Du Pont aux Bioux un homme apportait la correspondance dans une hotte. Les enfants des maisons foraines avaient de la peine à se rendre au collège, car on ne connaissait pas les skis, et l'on ne passait pas le triangle. Pour se rendre dans les grandes villes comme Paris, Lyon, etc., une diligence attelée de six chevaux allait jusqu'à Pontarlier. A l'arrivée on changeait de chevaux pour continuer sur Dijon et ensuite sur Paris ; elle mettait dix à quinze jours.

Aujourd'hui tout est changé ; des chemins de fer traversent les montagnes, des autobus circulent dans les villages et remplacent les diligences d'autrefois. Dans les villes, les tramways transportent les voyageurs de rue en rue. Grâce au progrès, les avions font le service de poste aérienne d'un pays à l'autre, soit Genève, Lyon, etc...

Du 10 mars 1925 – **Portrait de mon grand-père** –

Quel bon souvenir me rappelle mon grand-père ! Je le vois toujours en été dans notre jardin, assis dans son fauteuil, et lisant quelques fois son journal.

Mon grand-père était très grand et de stature forte. Il avait de grands yeux bruns, des cheveux et la moustache blancs. Son dos était légèrement voûté. C'était un homme juste, droit et ferme, et jamais il n'aurait fait du tort à son prochain.

L'hiver, sa place préférée était au coin du fourneau, car mon grand-père était très frileux. Nous n'avions jamais besoin de ravitailler le feu, car lui seul s'en chargeait.

Quand mon grand-père fut mort, il nous laissa un grand vide, car il tenait beaucoup de place dans la maison ; il nous amusait beaucoup en nous racontant des histoires de son enfance.

Cahier d'Ami Rochat – du 22 avril 1925 au 29 III 1926 –

Du 24 juin 1925 – **Course aux gorges du Trient** –

Pour gagner le fonds d'une course, les maîtres d'école de Chez-Grosjean et Bas-des-Bioux, ont décidé d'aller décombrer sur les pâturages de la commune. Nous sommes allés les jours qu'il faisait beau temps. On gagnait 30 centimes à l'heure. Nous avons eu pour à peu près quinze francs. Ils ont décidé d'aller faire une course au gorges du Trient.

Nous sommes partis un vendredi matin à six heures. Il y avait le camion et les deux autobus. Nous avons passé par beaucoup de villages et enfin Ouchy. A cette dernière localité, nous avons mangé un morceau, puis nous avons pris le bateau à vapeur jusqu'à Villeneuve. Depuis Villeneuve, en train électrique duquel nous avons vu la cascade de Pissevache, nous sommes arrivés à Vernayaz où nous avons dîné et visité les gorges du Trient. C'était très beau. Il y avait là un garde qui a tiré du pistolet. Cela a fait comme si le tonnerre était tombé dans les gorges. Puis nous sommes ressortis et nous avons pris le funiculaire pour Finhaut. On avait une vue magnifique. Arrivés à Finhaut, nous avons mangé puis nous avons repris le funiculaire jusqu'à Vernayaz où nous avons repris le train électrique jusqu'à Lausanne.

Arrivés à Lausanne, on a bu le thé. Nous avons pris le chemin du retour qui s'est effectué sans accident. Quand nous sommes arrivés, il était 11 heures et demie du soir. Le lendemain pas d'école.

Je suis très content de ma course.

Du 26 août 1925 – **Dans la laiterie** –

La laiterie est située Vers-chez-Besson. Une route passe devant qui abouti à chaque extrémité du village.

Devant la porte sont clouées les affiches. Il y a deux portes à ouvrir. La salle de coulage n'est pas très vaste. Au premier plan en entrant, c'est un escalier qui monte au grenier, puis une grosse chaudière à cailler le lait pour des fromages et des tomes, et plus loin le bureau. Un registre est posé dessus. A côté se trouve le filtre pour couler le lait. A droite du filtre il y a une table où il y a la presse à fromage. Du même côté se trouve un robinet pour laver les bagnolets.

Tout au fond se trouve une chambre où il y a les fromages, les vacherins et les tommes. A côté il y a encore une chambre où se trouvent les bagnolets pleins de lait.

Le plancher de la laiterie était tout caronné.

Du 23 septembre 1925 – **L'abattage d'un arbre** –

Nous avons aux Bioux-Dessus, sur un pierrier, une touffe de hêtres. Les feuilles mortes tombaient dans les champs d'alentour, et, aux fenaisons, il ne faisait pas beau faucher. C'est pour ce motif qu'on l'a abattu.

Nous sommes partis un jour, mon papa, mon cousin et moi, pour l'abattre. Arrivés sur les lieux, mon papa et mon cousin commencèrent par couper les « rebiolons », puis ils firent une entaille au bas de l'arbre et avec une scie ils scièrent l'arbre. Une fois près de la fin, crac ! l'arbre tomba. Ensuite ils coupèrent les branches et scièrent les billes. Je mettais en moule les branches et eux les billes. Quand nous eûmes fini, nous avons environ un bon moule.

Du 26 novembre 1925 – **Sur la route le matin** –

C'est entre 7 et 8 heures que je me rends à l'école. C'est une heure assez matinale, car il fait frais, la route est gelée et glissante, les arbres sont blancs de givre. L'on rencontre bien peu de personnes. L'on rencontre que celles qui vont porter leur lait à la laiterie, les ouvriers des fabriques. L'on rencontre les peintres, les bûcherons se rendant à leur travail.

En passant devant un groupe de maisons, l'on aperçoit les vaches se rendant à l'abreuvoir. L'on entend aussi le chant de la grive, car sur les sorbiers bordant la route, les grives se plaisent à en manger les fruits. L'on rencontre parfois aussi quelques véhicules, soit bicyclettes, automobiles et motocyclettes. On se dépêche pour ne pas avoir froid, car souvent la température est assez basse.

Du 17 février 1925 – **Mon ruisseau préféré** –

Mon ruisseau préféré est situé à côté du hameau de Vers-chez-Grosjean. Je ne pourrais pas dire où il prend sa source, mais il arrive de sur de hauts pâturages. Il a un cours pas très régulier ; il passe dans la forêt à travers les arbres, il passe à côté des chemins, il traverse des clairières et tout à coup, se trouve sur un rocher où il fait une chute de quelques mètres. Arrivé au bas de celle-ci, il passe sous un chemin et continue son cours à travers les champs, retrace encore un chemin, puis traverse la grande route et va se jeter dans le lac.

Il a de la bonne eau, rafraîchissante et pure. Quand je vais me promener, en été, par des journées chaudes, c'est à ce ruisseau que je vais boire. Au printemps, il a beaucoup d'eau, car c'est la fonte des neiges. Il coule plus rapidement et son eau est écumante. En été il ne se tarit pas, mais il coule très doucement, ainsi qu'en automne. En hiver c'est quand il est le plus beau. Parfois il est couvert de glace et quand le soleil luit, celle-ci à toutes les couleurs imaginables.

Le soir, quand tout est calme, on n'entend que lui. Son bruit retentit dans toute la forêt avoisinante.

De tous les ruisseaux que j'aie vus, il n'y a que celui-ci qui peut me plaire.

Les Bioux, le 10 février 1926

Bien cher ami,

Tu me demandes des nouvelles du village, je suis bien aise de savoir que tu t'inquiètes de savoir ce qu'il s'y passe. Aussi je prends vite la plume pour t'écrire tous les nouveaux que j'y connais.

Te plais-tu toujours à Liestal ? J'espère que tu peux parler couramment l'allemand. Enfin je vais te parler du village, surtout qu'il y est arrivé un accident que je vais te raconter.

Au mois de décembre – février, le lac était gelé, mais la glace était pourrie. Monsieur Elie Berney et son fils voulaient aller regarder une péniche qui était au milieu du lac et, ne s'étant pas munis de bâtons, la glace se rompit sous eux. On releva le corps du père mort, mais le fils fut sauvé.

Le 28 février, nous avons eu la fête de gymnastique. Les élèves ont fait des préliminaires avec des drapeaux, les actifs ont fait plusieurs tours sur le cheval-arçons et aux barres parallèles. Puis quelques-uns ont joué une pièce intitulée : « Le Pacha ». Et le bal a fini la soirée.

Reçois, cher ami, l'expression de ma parfaite considération.

Ami Rochat

Cahier de Marguerite Rochat – du 14 II 1904 au 20 mai 1905 –

Du 14 février 1904 – Une visite au chalet –

C'était au mois de juin, par un bel après-midi. Le soleil brillait dans tout son éclat, les prairies étaient émaillées de fleurs, les oiseaux fendaient l'air comme une flèche et égayaient la nature par leurs chants aux douces mélodies. Je me dirigeai avec quelques-uns de mes camarades du côté de la montagne dans le but de faire une visite à l'un de nos chalets du Jura. La pente était assez forte et le chemin rocailleux ; nous eûmes beaucoup de peine à monter. Enfin nous arrivâmes en haut, non sans s'être reposés plusieurs fois à l'ombre d'un de nos grands sapins de la montagne. Nous fîmes encore un moment de marche, puis nous arrivâmes sur les pâturages du chalet qui comprennent une assez vaste étendue, recouverts par-ci par là de jolis bouquet d'arbres ou encore de gros blocs de rocher.

Les vaches étaient en liberté. Les unes brouaient paisiblement, d'autres étaient couchées et rumaient. Enfin les plus jeunes couraient et gambadaient au travers de vastes pâturages. Nous nous approchâmes de plusieurs d'elles. Les unes fuyaient à notre approche, d'autres au contraire ne se laissaient caresser sans faire aucun mouvement. Nous traversâmes ainsi le champ de ces jolies vaches.

En arrivant vers le chalet, nous vîmes un homme d'une grandeur moyenne coiffé de l'antique béret et portant un veston avec de courtes manches d'où sortent les bras nus aux chairs fermes et si blanches qu'on dirait un vacher de trente ans toujours nourri de lait. C'est l'armailli. Le chef c'est lui, qui a toute la responsabilité : le fromage à former, délicat, savoureux. Nous entrâmes dans la cuisine ; un des fruitiers était assis sur le mur du foyer éteint et bourrait et fumait en paix sa pipe de bois dur. Auprès de lui se trouvait le valet de peine. Enfin le quatrième travaillait les moulures d'une cuiller d'érable aux riches ciselures. En arrivant, on nous offrit de la crème que nous nous empressâmes d'accepter, car nous avions bien chaud.

Pendant ce temps l'armailli était rentré et donna les ordres aux autres fruitiers d'aller rapercher les vaches, car quatre heures approchaient. Les fruitiers sortirent et allèrent à la besogne. Nous, nous sortions aussi afin d'aller visiter les environs. Tout était charmant, la vue magnifique et nous en jouîmes beaucoup. Nous revînmes avec les fruitiers et les vaches que nous avions rencontrées sur les pâturages. Quel spectacle charmant que de voir les vaches rentrer une à une dans l'étable et aller se mettre chacune à sa place, attendant qu'un fruitier vienne les attacher. Mais cela ne se fait pas sans bousculades ni sans qu'aucun coup de corne ne soit donné entre elles, et, malgré les mots grossiers de l'armailli, elles ne se calment pas ; elles sont comme l'écolier qui souvent fait la sourde oreille et qui ne veut pas écouter les réprimandes de son

maître. Puis chacun revient à la cuisine prendre son seillon et sa chaise à traire. Ils vont traire, chacun sa rangée, mais cela ne se fait pas sans qu'ils aient chanté.

Lorsqu'ils ont fini, ils relâchent les vaches. Nous nous assîmes sur le gazon en entendant le son des clochettes qui résonnait à nos oreilles comme une musique. Au tintement des clochettes se joignaient les joyeuses youlées du berger. Tout cela nous plongeait dans la mélancolie et dans la rêverie. Le soleil avait presque complètement disparu à l'horizon, le soir tombait, nous jugeâmes que le moment était venu de retourner au village : mais nous ne le fîmes pas sans avoir donné une bonne poignée de main à tous les armaillis. Puis nous redescendîmes et nous cueillîmes quelques jolies fleurs dont nous fîmes de jolis bouquets, pour rapporter à la maison.

Les Charbonnières, le 24 mai 1904

Chère amie,

Je ne puis assez te remercier pour les heureuses journées que nous avons passées ensemble. Je profite des vacances pour t'inviter à passer deux semaines avec moi. J'espère que tu seras heureuse chez mes parents. Je ferai tout mon possible pour que tu remportes le meilleur souvenir de ton séjour aux Charbonnières. Je souhaite que tu ne t'ennuies pas trop chez nous. Je montrerai ta chambre en parcourant la maison. L'étable, la basse-cour, la grange auront aussi notre visite. Les promenades ne manqueront pas non plus à la Vallée. Nous irons aux chalets des alentours : à la Cerniaz, au Bonhomme, aux Esserts, etc. Nous ferons aussi l'ascension de la Dent-de-Vaulion et du Mont-Tendre. Il y aura les parties de bateau sur le lac Brenet. Le jour de ton arrivée, j'irai te chercher à la gare pour te conduire chez nous, car le village est bien changé depuis la dernière visite que tu lui a faite, et tu aurais beaucoup de peine à le reconnaître. Notre maison est tout près du bureau de poste sur la route communale la plus populeuse du village. C'est là que pendant les beaux jours passent un grand nombre d'étrangers du Grand Hôtel du Lac de Joux. D'un côté de la maison est le grand jardin potager et les plates-bandes émaillées de jolies fleurs. D'un autre est la basse-cour sur laquelle s'ouvrent les grandes portes du rural. Ta chambre est prête depuis longtemps et j'ai eu l'idée ingénieuse de suspendre contre les murs quelques tableaux intéressants qui, j'espère, te feront plaisir. Je te souhaite d'avance la bienvenue au milieu de notre famille, ainsi que ceux de bonheur, de santé et de prospérité.

En attendant le moment de te revoir, reçois les meilleures salutations d'une amie qui t'aime et qui pense à toi.

Marguerite Rochat

Du 2 novembre 1904 – **La rentrée en classe** –

Le premier novembre, jour de la rentrée générale, est attendu avec impatience par la bonne partie des écoliers qui sont décidés à travailler avec ardeur pendant cette nouvelle année. Enfin le jour arrive. Ce jour-ci, les enfants ne se font pas appeler deux fois pour se lever, car l'école, c'est à huit heures. Quelques instants avant, on entend la cloche appelant tous les enfants à retourner chacun à son banc. De tous les endroits du village on en voit arriver le sac au dos, tout joyeux de revoir leurs camarades qui ont été absents pendant les longues vacances d'été. Huit heures sonnent au clocher du village. On entend des pas dans le corridor du collège. C'est le maître qui vient ouvrir la porte de l'école pour livrer passage à tout ce petit monde et chacun se hâte de gagner sa place. Quelle joie de se retrouver tous ensemble dans cette vaste salle que l'on était content de quitter au printemps pour aller courir librement dans la campagne, car les beaux jours étaient là, les premières pâquerettes montraient déjà leurs blanches collerettes. Chacun a son mot à dire à son voisin ou à sa voisine. On dirait que l'on ne s'est pas revu depuis des années.

Mais assez de ce bavardage que vous trouverez ennuyeux, je désire vous entretenir un peu de mes occupations pendant ce long temps de vacances.

Je puis vous dire que plus d'une fois je me suis ennuyée de cette école où l'on passe les plus beaux moments de la vie, sans souci du lendemain, toujours de bonne humeur, gaie et ne donnant pas sa part au chat pour les jeux aux récréations. Mais dans ma joie je m'oublie encore, car cela ne doit pas beaucoup vous intéresser et n'entre guère dans mes occupations de l'été. Maman se réjouissait beaucoup que les vacances viennent pour que je puisse lui aider au ménage et à raccommoder les pantalons d'hiver auxquels mes brise-fer de frères ont enlevés les genoux en jouant.

Quelque temps se passe ainsi, puis arrivent les fenaisons. Quelle chaleur ! Que de fois pendant les grandes chaleurs de l'après-midi cette expression qu'il fait chaud ! sortait des lèvres des faneurs ? Les fenaisons faites, quelques semaines s'écoulèrent pendant lesquelles je m'occupe au ménage. Puis les regains vinrent à leur tout. Il faisait moins chaud qu'aux fenaisons et c'était plus agréable de travailler aux champs. Les jours se passaient rapidement pendant lesquels je m'occupai dans la couture. Puis le jour de rentrée revint aussi.

Le premier matin se passa rapidement. Le maître nous expliqua la leçon de grammaire. Je fis quelques réflexions, je pensai que le moment était venu pour moi de travailler avec ardeur, vu que j'avais eu quatre mois de vacances, temps plus que suffisant pour me reposer l'esprit du travail de l'hiver précédent. Je suis donc bien décidée à travailler avec ardeur et d'être obéissante. Pendant la récréation nous jouâmes aux charades. Celle-ci finie, nous eûmes la leçon de lecture. La classe terminée, je m'en allai, songeuse, pensant combien l'instruction est utile pour nous, soit au temps présent soit pour l'avenir.

Du 13 décembre 1904 – **Scène d’hiver** –

L’hiver est là depuis une dizaine de jours. Les arbres sont dépouillés de leurs feuilles. La nature est couverte de son blanc manteau. Les prairies, naguère encore animées par le son des clochettes, dorment maintenant sous cinquante à soixante centimètres de neige. Avec celle-ci la température est descendue rapidement, les grands froids et gels sont venus au contentement des enfants qui attendaient avec impatience que la neige soit gelée pour faire de jolies parties de traîneaux.

Un soir, le ciel était tout étoilé et la lune donnait dans tout son éclat, inondant de ses rayons toute la nature dont le manteau blanc brillait comme de l’argent. Tout annonçait une forte gelée. Le lendemain la neige était durcie. Chacun court au grenier chercher sa luge. En dessus du village se trouve une pente choisie de préférence pour les parties de luges. Tous s’y rendent, petits et grands y sont. Ils montent rapidement la pente abrupte. Arrivés en haut, chacun prend place sur son traîneau et jambe de ci, jambe de là, descend avec une vitesse vertigineuse. Mais il est rare que ces courses se fassent sans accident. En voilà un qui tombe la tête la première dans la neige et tourne deux ou trois tours sur lui-même pendant que sa luge continue la course. D’autres partis après lui arrivent dessus. Ont-ils du mal ? Non, car on entend du milieu de ce pêle-mêle des rires étouffés. Ils se relèvent tout couverts de neige, se secouent et sont prêts à recommencer. Tout le monde est dans une gaîté générale ; les uns bavardent à qui mieux mieux, d’autres rient de voir un de leur camarade qui vient encore de faire une culbute. Ces parties de luges ne sont pas seulement un amusement pour les enfants, elles sont bonnes pour la santé.

Du 27 décembre 1904 – **Le beurre** –

Le beurre est formé des matières les plus grasses contenues dans le lait. Celui qui convient le mieux pour cet emploi est celui de vache. Plus il est épais, meilleur est le beurre. Pour procéder à la fabrication, on commence par écrémer le lait. On met ensuite celui-ci dans une baratte, sorte de tonneau posé sur un chevalet, dans laquelle on la brasse jusqu’à ce qu’elle soit prise. Puis on la laisse reposer pendant un certain temps. Alors elle vient au-dessus et on la prend avec un linge. Le beurre est mis sur une table pour le soumettre au délaitage. On le frappe pour en sortir le lait resté dedans. Puis on le pétrit dans l’eau froide. Cette opération s’appelle le malaxage. Ceci fait, on le met dans des moules pour en faire des livres ou des demi-livres propres à la vente. On le met aussi sous forme de « carrons » ou de boules appelées « matolles ». Dans tous les moules il y a une figure. Dans les uns c’est un chalet, dans d’autres c’est un écusson, et dans d’autres encore un bouquet de fleurs, le tout suivant les goûts du fabricant. Pour conserver le beurre, on le fonde, puis on le met dans des vases en ayant soin de placer dessus un linge fin que l’on a trempé dans l’eau et de répandre dessus un

peu de sel. Il nous rend de grands services. Une ménagère ne peut pas s'en passer. Cependant les pauvres gens qui ne peuvent en cacheter sont quand même obligés de s'en passer, et cela ne doit pas être bien agréable.

Maintenant, dans les grandes laiteries, on ne se sert plus de barattes à main. On a des machines allant à la vapeur et à l'électricité, tout est fait pour faciliter le travail de l'homme. Dans les temps reculés, les égyptiennes se servaient d'outres.

Imprimé en 2008. Tirage de 10 exemplaires.